

CERCLE D'ETUDES METAPHYSIQUES

D I A L E C T I Q U E D E L ' I N I T I A T I O N

Essai d'application
des méthodes de la phénoménologie génétique
à la reconstitution de la gnose

Deuxième partie

FONDEMENTS THEOLOGIQUES

Fascicule No II

CHAPITRE II

GENETIQUE DU FILS

§ 4 - Fonction du Fils.

Le Fils se définit par une fonction double : il transforme en inversion d'inversion verticale la double inversion horizontale du couple Père-Mère; il intensifie la déité.

Nous disons que la fonction du Fils est double :

a) il n'est pas seulement crucifixion, il est élévation de la Croix. En effet, il transforme la double transcendance horizontale et l'inclut sur l'axe vertical en transcendance de la transcendance. En d'autres termes, alors que les quatre composantes du couple Père-Mère étaient liées par une relation de double inversion horizontale, il transforme cette double inversion en inversion d'inversion. Il détruit ainsi toute inversion en lui, et, transcendant la transcendance, il fonde à nouveau toute immanence;

b) il intensifie la déité en rentrant en elle. En effet, il apparaît comme la ré-unification dans un archétype unique du double plein et du double vide composant l'ensemble du Père et de la Mère, et même de la duplication indéfinie de ces pleins et de ces vides. Tandis que la déité est le complexe insécable plein-vide et vide-plein, le Fils est le complexe également insécable double plein-double vide et double vide-double plein, et même le complexe de toutes les puissances successives de deux : quadruple plein-quadruple vide, octuple plein-octuple vide, etc. telles qu'elles résultent de la duplication équatoriale indéfinie qui transforme la fréquence nulle de la déité en fréquence infinie par scissiparité perpétuelle du couple Père-Mère. Naturellement cette intensification de l'absolu apparaît comme un scandale à la pensée et elle est en effet une absurdité logique. Mais les mathématiciens du transfini ont rencontré la même difficulté.

Les notions d'infini et de transfini dans le Fils.

Etudions donc cette double fonction dont nous allons voir qu'elle se réduit en fait à une fonction simple, car c'est l'inversion d'inversion

qui, en néantisant le néant, plénifie et intensifie sans cesse le plein.

Le Fils inclut tout d'abord la double transcendance et la transforme en transcendance de la transcendance. La première transcendance est ouverte par son départ hors de la déité : ce départ est séparation. Mais la deuxième transcendance transcende la première par le retour dans la déité : ce retour est communion. Il s'agit bien ici de deux transcendances distinctes, non seulement parce qu'elles sont de sens inverses, mais parce que le chemin du

retour est anisotrope à celui de l'aller. Ainsi, symboliquement, le retour chez eux des Rois Mages après la naissance de Jésus (Matthieu, II-12) se fait par un autre chemin. De même dans l'Ancien Testament la parole de malédiction mise par les prophètes dans la bouche de Yaweh : Je te ferai rentrer par le chemin d'où tu es venu, attache l'idée de malheur à la transcendance simple non transcendée, telle qu'elle se manifeste encore dans les exemples traditionnels du regard en arrière d'Orphée ou de la femme de Loth. La double transcendance est évolutive-involutive. Il n'est pas indifférent de constater que le sens traditionnel de ces mots se retrouve aujourd'hui dans la conception de l'involution mathématique telle qu'elle est issue de la notion d'antisymétrie. En effet, la propriété fondamentale de la symétrie par rapport à un plan est dite involutive en ce sens qu'opérée une première fois, elle donne une figure distincte par son orientation de la figure primitive, mais que répétée une deuxième fois, elle restitue la figure primitive. Cette involution géométrique se traduit en algèbre par la non-commutativité des opérations (XY) et (YX) faites sur deux quantités X et Y, la non-commutativité la plus féconde étant celle où l'on a $(XY) = -(YX)$. Cette non-commutativité est installée au cœur des espaces de Riemann choisis comme connexions privilégiées par les théories de la relativité.

Comment concevoir dans cette opération involutive-évolutive une intensification de la déité qui la laisse pourtant finalement identique à elle-même ? La déité "ancienne" est intensité absolue, le Fils qui est la déité nouvelle est intensité d'intensité. Les mathématiques modernes, par le paradoxe du transfini, nous offrent le modèle de ce rapport impensable. On sait que le calcul du transfini hiérarchise des infinis de diverses "puissances", et la déité peut alors passer à la fois pour le transfini de puissance aleph zéro, quand on la considère dans sa forme de substance étendue primordiale, du côté de l'involution, et pour l'ensemble total de tous les nombres transfinis, dans sa forme de substance étendue finale, du côté de l'évolution, ce dernier ensemble restant lui-même inchangé, selon sa propriété mathématique fondamentale, quand on lui ajoute n'importe quel élément étranger à lui. Il nous faudra alors considérer la déité et le Fils comme appartenant à deux ordres différents et non-comparables. La déité "vue" par tout existant séparé comme être en-soi inexplorable, est ce qu'elle est, elle ne peut prendre pour tout existant que la forme du point, c'est-à-dire la forme positive de l'absence de forme, tandis que le Fils, qui se voit comme être cause-de-soi transparent à soi-même, se fonde sur le monde considéré par lui comme le résidu d'opacité de cet en-soi. Ce monde n'est pas autre chose que son corps. Et c'est la dualité du "Je" transcendantal du Fils et de son corps, le monde, qui exprime l'être pour-soi de ce même Fils, dans son éternelle division et l'éternel déséquilibre dynamique de ses deux pôles. L'apparition de l'être pour-soi du Fils signifie dès lors l'apparition du monde. Il va de soi que cette "apparition" est elle aussi éternelle et que le monde ne saurait avoir un commencement et une fin temporels. Mais ce n'est que du côté du monde, c'est-à-dire de la manifestation, que s'introduit par le Fils un élément de multiplicité ou de divisibilité qui doit rester absolument étranger à la déité puisque la substance absolument infinie ne peut être par nature que non divisible et non additionnable (Spinoza : Ethique, th. XIII). Le paradoxe de la co-existence de l'unité divine et de la multiplicité créée se confond par conséquent avec celui de la co-existence de l'en-soi et de la cause-de-soi, ou des deux visions externe et interne.

Mathématisation
du couple Père-Mère
et du Fils.

La calcul va nous permettre de distinguer le changement d'ordre d'où procède la multiplicité. Le seul symbole mathématique possible de l'Indéterminé est le rapport $\frac{\infty}{\infty}$,

le signe ∞ représentant l'infini. Ce rapport peut prendre en effet n'importe quelle valeur. On y reconnaît le hiéroglyphe Nou-Oun des Egyptiens. On sait aussi que le signe mathématique de l'infini représente en ésotérisme le serpent qui se mord la queue, et dès lors l'Indéterminé se trouve, comme il se doit, en rapport avec le symbolisme des deux serpents (1).

Mais le rapport $\frac{\infty}{\infty}$ s'écrit aussi $\infty \times \frac{1}{\infty}$, ce qui a l'avantage de séparer l'Être absolu symbolisé par ∞ et le Non-Être également absolu symbolisé par $\frac{1}{\infty}$, car la fraction $\frac{1}{\infty}$ ne vaut évidemment que zéro, et le Non-Être apparaît immédiatement comme l'inverse mathématique de l'Être. A partir de ce rapport, comment dégager celui qui rassemble le couple Père-Mère ? Tout le changement d'ordre qui s'effectue dans ce passage peut être résumé de la façon suivante : La déité ne peut être imaginée que dans l'infini, la globalité Père-Mère ne peut être imaginée que dans l'unité. Et déjà, dès que nous avons séparé les deux "potentialités" ∞ et $\frac{1}{\infty}$ de l'Indéterminé, nous n'avons pu le faire qu'en remplaçant le signe de l'infini, au numérateur du deuxième terme, par le signe de l'unité. Or, pas plus que l'infini, l'unité n'est un nombre. Comme d'ailleurs l'infini, Un contient tous les nombres, il est symbole de totalité achevée, mais tandis que l'infini est une totalité indéterminée et inaccessible, Un est totalité déterminée et accessible, et c'est parce qu'il implique la détermination qu'il implique aussi, comme nous allons le voir, la négation, en vertu de l'axiome qui veut que toute détermination soit négation. Autrement dit, on ne peut passer de l'indétermination à la détermination, c'est-à-dire de la non-manifestation à la manifestation, que par l'intermédiaire du 1 qui est en quelque sorte la "périphérie" de l'Indéterminé, le lieu où l'infini devient tous les nombres. En désignant par φ_1 le Père et par φ_2 la Mère, ou plus généralement les deux noms ou termes non encore verbifiés de tout couple "totalitaire", on aura donc une première relation :

$$\varphi_1 + \varphi_2 = 1$$

En vertu des correspondances droite-gauche qui les unissent, le Père et la Mère doivent en deuxième lieu satisfaire à une relation d'inversion réciproque, mais comme cette relation est à double sens, il faut y faire apparaître le sens positif et le sens négatif. Dès lors, on aura :

(1) Le symbole $\frac{0}{0}$ représente aussi l'Indéterminé. Il est l'inverse du symbole précédent puisque l'infini au numérateur équivaut à zéro au dénominateur et réciproquement. Le même symbole peut d'ailleurs s'écrire aussi $0 \times \infty$. Tous ces symboles sont évidemment équivalents et illustrent ce fait que dans l'Indéterminé l'inversion détruit d'elle-même ses effets.

$$\varphi_1 = -\frac{1}{\varphi_2}$$

$$\varphi_2 = -\frac{1}{\varphi_1}$$

ce qui revient à écrire que le produit $\varphi_1 \varphi_2$ est égal à -1.

Le Père et la Mère sont donc unis par le système d'équations suivant, qui comprend deux relations :

$$\varphi_1 + \varphi_2 = 1$$

$$\varphi_1 \varphi_2 = -1$$

On sait que φ_1 et φ_2 sont alors les deux racines de l'équation du second degré $\varphi^2 - \varphi - 1 = 0$, qui n'est pas autre chose que l'équation permettant de calculer le célèbre nombre d'or, base des rapports esthétiques. Cette rencontre est évidemment pleine de sens (1). On sait que l'on a :

$$\varphi_1 = \frac{1+\sqrt{5}}{2} = 1,618\dots$$

$$\varphi_2 = \frac{1-\sqrt{5}}{2} = -0,618\dots$$

Les conséquences métaphysiques que l'on peut tirer de ces relations sont considérables. Par le couple Père-Mère, la dualité du positif et du négatif apparaît dans le monde, mais non point une positivité et une négativité égales en valeur absolue, c'est-à-dire équilibrées : cette positivité et cette négativité sont séparées par la transcendance du Un. L'unité nous apparaîtra alors à la fois comme l'enveloppant, l'intégrale de l'être total, et le support de la distance creusée au sein de l'être. C'est cette unité qui, dès qu'elle forme l'idée du couple, ouvre dans l'être la fissure néantisante du pour-soi, elle est le siège de ce que les ontologistes appellent la négation interne, tout en reprenant pour l'être, de l'extérieur, l'idée de la globalité, de la ré-unification possible. Centrale, elle est néantisante, marginale, elle est plénifiante, et se néantit alors elle-même dans la cause-de-soi infinie.

(1) Pour l'étude du nombre d'or dans la manifestation, se reporter aux ouvrages de M. Ghyka et D. Néroman. On sait que le nombre d'or 1,618... est représenté dans un cercle de rayon 1 par le côté du décagone étoilé qui sous-tend un arc de 108°, soit les 3/5 du demi-cercle, cependant que l'inverse 0,618... est le côté du décagone convexe, qui sous-tend l'arc de 36°.

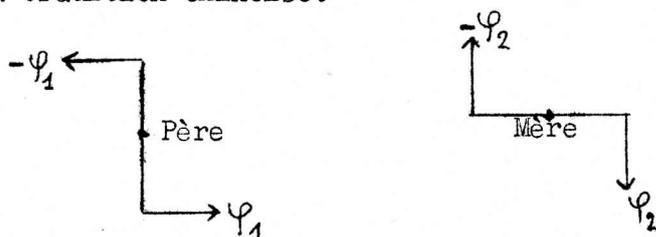
Le passage du point central indéterminé $\frac{\infty}{\infty}$ à l'unité 1 est une opération inconcevable, l'acte même de la pensée divine. La génération du Fils s'opère par le retour du 1 à l'infini (∞), ce qui ouvre justement un autre chemin, car nous disons bien de 1 à l'infini (∞) et non de 1 à $1 \cdot \frac{\infty}{\infty}$. Le Fils ne pourra poser le rapport $\frac{\infty}{\infty}$ qu'à la fin de sa croissance vers $1 \cdot \infty$, lors de sa crise communielle. Nous serons obligés de le considérer non pas comme cause-de-soi absolue mais cause-de-soi en devenir, réalisant cependant, dans une infinité de stases en pouvoir-être croissant, la pensée de la totalité de la cause-de-soi. Essayons d'élucider ce point.

§ 5 - Numérologie des paroxysmes.

La génération du Fils met en jeu la suite des nombres dits parfaits.

Par convention de vocabulaire, nous disons que la force paternante active ou directe φ_1 est positive et que la force maternante, active ou directe φ_2 est négative, et réciproquement pour les forces passives ou inverses. La polarisation déjà décrite au sein du Père et de la Mère par mutation perpétuelle et réciproque de l'actif-passif et du passif-actif est alors produite par une induction réciproque de ces deux forces. La Mère induit dans le Père une force maternante active donc négative ($-\varphi_1$) qu'on peut assimiler à la force paternante passive ou inverse, cependant que le Père induit dans la Mère une force paternante active donc positive ($-\varphi_2$) qu'on peut assimiler à la force maternante passive ou inverse. D'où effectivement une double transcendance, d'une part entre la force paternante active et la force maternante passive (φ_1 et $-\varphi_2$, soit 1,618... et 0,618...) et d'autre part entre la force maternante active et la force paternante passive (φ_2 et $-\varphi_1$, soit -0,618... et -1,618...) ce qui ouvre dans l'être global en mouvement la double fissuration du +1 et du -1, soit en tout 2, perpétuellement multipliable par soi selon ses puissances successives au fur et à mesure que se poursuit le jeu indéfini de la mutation de l'actif-passif en passif-actif.

Les deux couples provoquant symboliquement la double rotation dextrogyre et lévogyre s'organisent donc selon le schéma ci-après, où la perpendicularité est un des symboles de l'inversion, et où il faut concevoir les quatre vecteurs φ_1 , φ_2 , $-\varphi_1$ et $-\varphi_2$, à la fois comme fixés dans la déité absolue et comme mobiles avec les deux diamètres de la croix. Ainsi, à chaque rotation de 90° , des oppositions se produisent entre les vecteurs immobiles et les vecteurs mobiles, creusant chaque fois la double transcendance et accélérant le mouvement. Cette figure est semblable en tous points à celle du Yin-Yang de la tradition chinoise.



A partir de cette rotation qui est descente indéfinie dans la multiplicité, il nous faut maintenant concevoir la génération du Fils. Nous entrons ici dans la science des nombres considérée comme une génétique susceptible de rendre compte de la prolifération des relations dans la déité dans la mesure même où l'infinité des relations que nouent entre eux les nombres dans l'infinitude de leur suite propose le modèle complet de tout infini d'infinis. Dans cette génétique, chaque nombre pris isolément représente un seuil de com-possibilité particulier, un mode irréductible d'intensité. Mais on pressent que cette intensité sera d'autant plus "intensive" que la décomposition en mode d'ampleur de ce même nombre selon ses composants sera plus difficile, c'est-à-dire que ce nombre possédera moins de diviseurs. D'où le caractère privilégié des nombres dits premiers qui n'ont d'autre diviseur que l'unité et pour lesquels toute décomposition en mode d'ampleur est donc impossible, sauf à ramener lesdits nombres à une simple juxtaposition d'unités. C'est parce que les nombres premiers réalisent la conjonction extrême de leur valeur propre et de celle de l'unité et qu'ils ne dissolvent donc pas celle-ci sous des propriétés secondes provenant d'autres décompositions, qu'on peut en effet les dire premiers, c'est-à-dire animés immédiatement par le un. Aussi les affirmations qui vont suivre sur la fonction théogénétique ne peuvent-elles être tenues pour conjecturales que dans une certaine mesure seulement, surtout si on se réfère à la valeur symbolique universelle de la suite des nombres (1), et au contraire la découverte des propriétés des structures numérales se révèle et se révélera de plus en plus comme un des fondements les plus assurés de la gnose. Bien des textes traditionnels considérés comme initiatiques et en premier lieu certains textes de Platon viennent au surplus éclairer ce qui précède et faire fructifier nos prémisses. Nous pouvons notamment citer un texte extrait de La République (Livre VIII, 546) concernant la génération de toute vie, texte dont les commentateurs, faute d'entrer dans la compréhension des structures numérales, ne peuvent donner que des interprétations visiblement superficielles. Platon distingue la génération des dieux et celle des hommes : "Comme tout ce qui naît est sujet à la corruption, votre constitution non plus ne durera pas toujours, mais elle se dissoudra, et voici comment. Il y a non seulement pour les plantes enracinées dans la terre, mais encore pour l'ÂME et le CORPS des animaux qui vivent à sa surface, des alternances de fécondité et de stérilité. Ces alternances se produisent quand la révolution périodique ferme le cercle où chaque espèce se meut, cercle court pour les espèces qui ont la vie courte, long pour celles qui ont la vie longue... POUR LA GÉNÉRATION DIVINE, IL Y A UNE PÉRIODE QU'EMBRASSE UN NOMBRE PARFAIT : pour celle des hommes au contraire, etc...". La plupart des commentateurs ont négligé ce passage, qui ne souffre pas d'exégèse par simple paraphrase, car la notion de nombre parfait est à la fois mystérieuse et rigoureuse. Les Grecs appelaient nombres parfaits ceux qui sont égaux au total de leurs diviseurs. Si on ne tient pas compte de 1, évidemment parfait, le premier de ces nombres est six, car six est le total de ses diviseurs qui sont 1, 2 et 3. On retrouvera toujours le nombre 6 comme support ou structure de la globalité parfaitement constituée. Le deuxième nombre parfait est $28 = 1 + 2 + 4 + 7 + 14$, le troisième 496, le quatrième 8.128. Ces nombres croissent très vite : le douzième compte

(1) Nous développerons ce point dans nos Fondements cosmologiques.

soixante-dix sept chiffres. La loi de leur composition n'a pas été entièrement démontrée, mais, après Euclide, Euler a partiellement prouvé que pour trouver les nombres parfaits, il fallait effectuer l'opération :

$$(1+2+4+8+\dots+2^n) \times 2^n$$

et cela chaque fois que le total inscrit entre parenthèses est un nombre premier, ce qui ne laisse pas de rapprocher assez paradoxalement les deux catégories de nombres apparemment les moins comparables en faisant des nombres premiers, qui n'ont pas de diviseurs, la racine des nombres parfaits, où le rôle des diviseurs est prééminent. On voit déjà, dans la parenthèse, se développer la suite des doubles, c'est-à-dire la sommation des puissances successives de 2, car le nombre 1 qui figure dans cette parenthèse est égal à la puissance zéro du nombre 2. La parenthèse est égale à un nombre premier pour certaines valeurs successives qui sont 1, $1+2 = 3$, $1+2+4 = 7$, $1+2+4+8+16 = 31$, etc... ce qui donne les nombres parfaits : 1×1 , $3 \times 2 = 6$, $7 \times 4 = 28$, $31 \times 16 = 496$, etc...

Traduction mathématique
des composantes de l'être.

Pourquoi Platon suggère-t-il que l'un de ces nombres ou chacun d'entre eux embrasse la période d'une génération divine ? Faut-il

voir les nombre de crise par lesquels chaque fois un certain paroxysme de duplication est atteint et où une résolution ré-unifiante s'accomplit, une subversion-transmutation de type diluvien ? Cette hypothèse qui permettrait peut-être de chiffrer prophétiquement la suite indéfinie des déluges, c'est-à-dire les niveaux énergétiques d'éclatement sur lesquels se produisent, dans tous les ordres, les oscillations de relaxation ou les sauts qualitatifs, serait, si elle pouvait être vérifiée, grosse de conséquences. Essayons cependant de comprendre ce que signifie cette structure des nombres parfaits dont on peut dire d'après leur définition que, contrairement aux nombres premiers qui symbolisent un seuil d'intensité spécifique, ils représentent, eux, en tant que somme de leurs composants, un certain état d'harmonie de l'ampleur. Malgré des efforts millénaires, une couche d'ombre recouvre ces deux catégories de nombres, on n'est pas arrivé à formuler la loi générale de leur distribution. Cependant, le fait que tous les nombres premiers sans exception peuvent être mis sous la forme $N = 6n \pm 1$, n étant entier, et sont tous par conséquent de forme sénaire à l'unité près, nous éclaire déjà un peu (1). Il signifie que tous les nombres premiers constituent des noeuds de globalité où réapparaît la transcendance en plus ou en moins qui est elle-même comme une globalité, mais celle-ci restant à explorer et relançant un nouveau cycle de vie. Un achèvement temporel $6n$ se perd ainsi dans une transcendance négative ou une transcendance positive intemporelles, bouclées l'une sur l'autre comme l'extrême-bas doit l'être, dans un monde sphérique, sur l'extrême-haut, afin de passer

(1) La réciproque de ce fait n'est pas vraie. Tout nombre de la forme $6n \pm 1$ n'est pas forcément premier. Plus que la suite des nombres premiers, c'est alors la suite de leurs racines n qu'il faudrait systématiquement étudier.

d'un sénaire achevé à un autre plus avancé, d'un pouvoir-être à un autre, d'une cause-de-soi plénifiée à une cause-de-soi plénifiante. René Daumal écrit : "En ce qui concerne la connaissance intuitive des nombres, je dispose d'une pierre de touche infaillible : dites-moi la loi selon laquelle les nombres premiers, dont la définition mathématique est rigoureuse, sont répartis dans la rigoureuse série des nombres. Si vous pouvez me répondre, j'admettraï que vous pouvez connaître intuitivement l'essence des nombres. Pour moi, je ne puis qu'avouer mon ignorance". Les propositions qui précèdent constituent un commencement de réponse à cette exigence, mais seuls des recoupements dans toutes les branches aujourd'hui spécialisées de la science permettraient de rapprocher d'une gnose cette vision symbolique.

Ces préliminaires posés, que représente la parenthèse $1 + 2 + 4 + \dots + 2^n$? Elle représente le total de l'en-soi divin et du pour-soi du couple Père-Mère au moment de sa dernière duplication, c'est-à-dire de sa duplication de crise. En effet, le 1 de l'origine est l'en-soi divin, l'unité inexplorable de la substance infinie, qui est la limite, dans la déité, de l'être pour-soi du couple, puisque 1 est la puissance zéro de deux. C'est pour cette raison qu'on doit l'ajouter à la série des doubles. Le total entre parenthèses apparaît alors comme le nombre de transcendances "anciennes" ou "actuelles" ouvertes dans l'être au moment du paroxysme de rang n, ou encore le nombre de rapports ayant proliféré en lui depuis son origine, c'est-à-dire depuis qu'il est créateur de rapports, sans qu'il ait encore pu les saisir en synthèse, en d'autres termes, la matière à historialiser qui se situe à tous les moments de la succession et qui, du fait de la transformation de cette succession en corrélation sphérique, se trouve en perpétuelle reprise par soi, en ré-élaboration perpétuelle.

Ce total est donc tout d'abord, par cette décomposition même, c'est-à-dire par la loi de sa composition, un nombre caractéristique de structure. Mais, corrélativement, par suite de son insécabilité, qui le fonde en nombre un, il est aussi la charge polaire et indivisible du pour-soi au moment de la crise ré-unifiante, l'index d'une totalité intégrée-intégrante, le degré de l'intensité de l'être dans la stase et l'ek-stase du paroxysme. A ce second titre, il est donc aussi opérateur quantitatif. La double nature de ce nombre se révèle ici. En tant que somme, il est suite de noms, de substantifs divins paternants et maternants, ayant rôle d'organes. Mais en tant que tout, il est verbe créateur, il a rôle de fonction, il est la relation immanente appelant d'avance tous les termes. L'apparition de l'être cause-de-soi, qui est l'être christique, est fusion en synthèse de tous les vides, de toutes les transcendances ou tensions que cette intensité inclut et qu'elle plénifie d'un coup. A cet instant, le nombre des pôles est 2^n , chacun supportant la totalité de la charge à historialiser susdite, positive ou négative, qu'exprime la parenthèse. Le produit de ces deux nombres, qui est le nombre parfait $(1 + 2 + 4 + \dots + 2^n) \times 2^n$ symbolise donc l'acte d'historialisation lui-même, en tant que reprise instantanée, par le moment présent, de cette masse temporelle à ré-élaborer et à transmuier de son état objectif de noème à l'état subjectif de noèse. C'est cet acte d'historialisation qui fonde l'être cause-de-soi en devenir, qui va de 1 à l'infini. En tant que nombre, il apparaît comme le produit d'une intensité multipliée par un nombre de pôles. En langage spinozien, nous dirons que ce nombre de pôles, qui est l'être pour-soi du Christ, est en rapport avec le corps de la déité; l'intensité au contraire est en rapport avec son âme.

L'être cause-de-soi est alors le produit d'une âme et d'un corps indissociables, mais l'âme apparaît comme la capitalisation des corps depuis l'"origine", elle rassemble les polarités "anciennes" et les polarités "actuelles" dans une structure originale indivisible et c'est en ce sens qu'elle procède de la substance une et insécable et qu'elle est une "image" de la déité. La vocation de la déité de créer des Personnes distinctes réside dans le caractère de globalité et d'insécabilité des nombres premiers.

Nous ne croyons pas nous tromper en proposant de considérer la structure ainsi décrite comme le mélange du "Même" et de l'"Autre" dont parle Platon dans le Timée quand il décrit la crucifixion de l'Ame du Monde. Rappelons également ce texte célèbre : De la substance indivisible et qui se comporte toujours d'une manière invariable, et de la substance divisible qui est dans les corps, Dieu a composé entre les deux, en les mélangeant, une troisième sorte de substance intermédiaire comprenant et la nature du Même et celle de l'Autre. Et ainsi il l'a formée entre l'élément indivisible de ces deux réalités et la substance divisible des corps. Puis il a pris ces trois substances et les a combinées toutes trois en une FORME UNIQUE, harmonisant par force avec le Même la substance de l'Autre qui se laissait difficilement mêler. Il a mélangé les deux premières avec ce troisième et des trois en a fait une seule. La substance indivisible est le 1. La substance "divisible" des corps est la série indéfinie des doubles, chaque corps étant un des termes 2^n . La troisième substance est la parenthèse $1+2+\dots+2^n$ qui est bien le mélange du Même 1 et de l'Autre $2+\dots+2^n$, et qui comprend bien à la fois la nature du Même, puisqu'elle est à son tour indivisible de par sa valeur de nombre premier, et la nature de l'Autre, puisqu'elle reste addition de parties. Platon vise ici la différence fondamentale entre le tout et la somme. Autrement dit, cette troisième substance participe de la nature du Même en ce sens qu'on ne peut la décomposer en produit de facteurs, mais elle participe aussi à la nature de l'Autre en ce sens qu'elle résulte d'une addition. Quant à la forme unique finale, c'est le nombre parfait.

§ 6 - Le nombre du Christ parfait.

La transcription en numération binaire du nombre parfait par excellence, c'est-à-dire du nombre parfait procédant du sénaire, nous livre la structure de l'échelle de Jacob ou de la Jérusalem nouvelle telle que la tradition les décrit, ainsi que celle des deux déluges, par l'eau et par le feu, qui en précèdent l'apparition. Elle symbolise et décrit la stature du Christ parfait.

L'importance particulière du sénaire-septénaire nous conduit ici à nous attacher spécialement au nombre parfait suivant :

$$(1+2+4+8+16+32+64) \times 64 = 127 \times 64$$

dont la parenthèse comprend sept termes et six intervalles. Sa valeur brute 8.128 nous importe peu pour le moment, c'est sa racine première 127 qui nous intéresse. Dans la mesure où il faut interpréter le texte de La République

que nous avons rappelé comme s'appliquant à un seul nombre parfait, c'est assurément de celui-là qu'il s'agit. Dans les recherches de Raymond Abellio sur la Bible en tant que document chiffré, c'est d'ailleurs le nombre 127 qui nous est apparu comme situé au coeur de toute la Genèse de Moïse. Ce nombre est la valeur gnématrique du mot hébreu bara, qui est le deuxième mot de la Genèse et signifie créa : Au commencement créa Elohim, etc... Il est même antérieur au premier mot lui-même si on considère qu'il est tout entier inclus dans ce premier mot : bereschith (au commencement), dont la lecture occulte est bara schith (il fut créé six, le nombre six)⁽¹⁾. Mais indépendamment de cette coïncidence, dont certains lecteurs, qui n'ont pas suffisamment pénétré dans la numérologie biblique, risquent de ne pas discerner toute la portée, le nombre 127×64 jouit de propriétés si remarquables et qui s'accordent si bien avec les textes traditionnels, que nous ne pouvons qu'y voir le modèle des nombres parfaits et la base de toute métaphysique. La transcription de ce nombre en numération décimale est naturellement un voile. La numération décimale s'est voulue avant tout utilitaire. Nous parviendrons bientôt à cette conviction que toute numérologie qui veut dégager les deux fonctions de tout nombre, c'est-à-dire son pouvoir quantitatif d'intensité et sa constitution structurelle en ampleur, sa valeur de verbe et sa valeur de substantif, doit retourner à la transcription primordiale, c'est-à-dire à la numération binaire, la seule purement métaphysique et gnostique. Cette numération ne se sert en effet que de deux signes, le zéro et le un, les seuls qui émanent directement de la déité. Elle est la plus simple, donc la plus essentielle. On sait l'importance que lui accordait Leibniz qui rêva toute sa vie d'une combinatoire basée sur le mouvement réciproque de ces deux signes et explicitant toutes les lois cosmiques. Le nombre 127×64 va nous fournir la base de départ de cette combinatoire.

Pour transcrire le nombre 127×64 en numération binaire, il suffira d'appliquer quelques règles fort simples que nous allons rappeler partiellement et au sujet desquelles on pourra se reporter à l'ouvrage de Raymond Abellio déjà cité (2).

Notons d'abord que la suite des opérations partielles qui nous ont conduit au nombre parfait 127×64 mettent en évidence les nombres ci-après :

1	1, nombre parfait
$(1+2) \times 2 = 3 \times 2 =$	6, nombre parfait
$(1+2+4) \times 4 = 7 \times 4 =$	28, nombre parfait
$(1+2+4+8) \times 8 = 15 \times 8 =$	120, <u>nombre non parfait</u>
$(1+2+4+8+16) \times 16 = 31 \times 16 =$	496, nombre parfait
$(1+2+4+8+16+32) \times 32 = 63 \times 32 =$	2016, <u>nombre non parfait</u>
$(1+2+4+8+16+32+64) \times 64 = 127 \times 64 =$	8128, nombre parfait

(1) Voir fascicule III de la Première partie.

(2) La Bible, document chiffré, tome II, ch. 14 (Gallimard).

En numération binaire, le nombre 1 s'écrit évidemment 1, mais 2 s'écrit 10, 3 s'écrit 11, 4 s'écrit 100, 5 s'écrit 101, etc...

On remarquera en passant que cet ensemble comprend 5 nombres parfaits et 2 non-parfaits exactement comme l'octave musicale comprend 5 tons et 2 demi-tons.

Chacun des produits partiels est ainsi composé de deux facteurs dont l'un est impair, et parfois premier, et l'autre pair puisqu'il est une puissance de 2. Or, ces deux facteurs présentent, en numération binaire, un aspect tout à fait remarquable :

- a) les nombres 1, 3, 7, etc... ne sont composés que d'unités,
- b) les nombres 2, 4, 8, etc... sont composés d'une unité suivie exclusivement de zéros, autant de zéros qu'il y a de degrés dans la puissance de deux qu'expriment ces nombres.

On obtient ainsi la suite :

1 × 1	est représenté par	1 × 1
3 × 2	" " "	11 × 10
7 × 4	" " "	111 × 100
15 × 8	" " "	1111 × 1000
31 × 16	" " "	11111 × 10000
63 × 32	" " "	111.111 × 100.000
127 × 64	" " "	1.111.111 × 1.000.000

Nous avons dit que le nombre 64 était le corps du Fils, ou, au sens spinozien, l'attribut "étendue" de la déité. Les six zéros de ce nombre nous donnent la décomposition de ce corps en l'idée de ses six corps, que nous appellerons plus tard physique, psychique, mental, éthique, démiurgique et christique. Effectuons maintenant la multiplication. Nous allons voir que le 1 qui précède ces zéros et en quelque sorte les soutient, car sans lui ils s'effondreraient dans leur propre néant, va se fondre, comme l'annonce Platon, dans l'intensité de la suite des 1 de l'autre facteur. On a en effet :

1	est représenté par	1
6	" " "	110
28	" " "	111.00
120	" " "	1.111.000
496	" " "	11.111.000.0
2016	" " "	111.111.000.00
8128	" " "	1.111.111.000.000

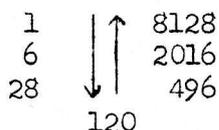
Considérons ce dernier nombre et précisons à partir d'ici nos définitions. Son ensemble constitue le Christ émané du 1 initial, le premier

à gauche, qui est la déité ou esprit de Dieu. L'esprit de Dieu est la substance indivisible (1). Tout le reste, soit 111.111.000.000, est le corps du Christ. Ce corps est composé de chair et d'âme. La chair est 000.000, l'âme 111.111. Toutes les difficultés rencontrées dans l'explicitation des concepts d'âme et de corps viennent de la confusion commise entre la chair et le corps. Nous allons longuement insister sur ce point. Auparavant, disons ici que nous prenons conventionnellement le zéro comme symbole de la matière, - la chair est matière, - et le Un comme symbole de l'esprit, - l'âme est esprit. Mais la chair n'est pas matière simple, ni l'âme, esprit simple. L'une comme l'autre sont combinaison de matières et d'esprits. Dans la suite des nombres ci-dessus, la chair sera d'autant plus sur-chosifiée qu'elle groupera plus de zéros et l'âme d'autant plus sublimisée qu'elle groupera plus de chiffres Un. Le corps n'est pas autre chose que la chair sur-chosifiée, et c'est par suite de la méconnaissance de cette notion de sur-chosification ou de transfiguration que les formalistes de toutes obédiences ont été conduits à séparer arbitrairement le corps et l'âme et à établir entre eux une linéarité temporelle au lieu d'une corrélation sphérique et a-temporelle.

(1) Tout nombre transcrit en numération binaire commence nécessairement par le chiffre 1 qui est à la fois son support et son pôle. Ainsi l'esprit divin est immanent à toute existence, il en est la condition même. Il est indispensable de noter que, dans notre mode d'écriture, cette unité ne se tient à l'extrême-gauche du nombre que par suite du jeu conventionnel de notre écriture même et qu'il pourrait aussi bien figurer au milieu de ce nombre ou à l'extrême droite. Le nombre de valeur cardinale deux s'écrit par exemple 10 et non 01. Mais une signification profonde se cache sous ce mode de présentation. Nous obéissons ainsi à une tendance qui veut que nous prenions comme sens d'amplification notre droite, nous plaçant ainsi en face de Dieu dont la tradition dit qu'inversement il s'amplifie vers sa gauche qui est le côté de sa manifestation, donc du mal. D'une façon générale, en écrivant de gauche à droite, les Occidentaux écartent la main du centre de leur corps, ils vont dans le sens de l'ampleur. Inversement, les Hébreux, en écrivant de droite à gauche, se centrent sur eux-mêmes, ils vont dans le sens de l'intensité. Mais nous ne pouvons transcrire un nombre en numération binaire en commençant par la gauche (c'est-à-dire dans le sens ordinaire de notre écriture) que si nous copions ce nombre. En effet, ceux de nos lecteurs qui voudront pratiquer la conversion des nombres de la numération décimale en numération binaire, c'est-à-dire ceux qui voudront recréer ces nombres et non les copier, seront forcés de poser d'abord les signes de droite, puis d'aller de droite à gauche selon le mode de transposition indiqué dans La Bible, document chiffré, tome 2, p. 334. L'Hébreu écrit donc dans le mode de la vision créatrice qui est celle de Dieu. Il re-crée Dieu. Au contraire nous le copions. L'Hébreu tourne le dos à Dieu pour se substituer à son regard. Au contraire nous lui faisons face. La religion hébraïque est une religion du Père, donc initiante, le Christianisme une religion du Fils, donc initiée. L'approche du renversement des temps va, pour la rendre initiante à son tour, en faire une religion de la Mère.

L'Ancien Testament désigne aussi l'âme sous le nom de sang : "Tu ne mangeras pas la chair avec son âme, c'est-à-dire avec son sang (Genèse, IX-4)". Cette précision est fondamentale, elle permet de fixer le vocabulaire et de définir exactement le corps comme l'écorce de l'âme, partie intégrante du corps futur, en même temps que de considérer l'âme comme le germe du corps, partie intégrante de l'âme future. L'intégration mutuelle de ces composants, qui est terminée dans le Christ, fait apparaître dans tout existant une série d'âmes et de corps. Le nombre 2^n est le corps actuel enfermant les historialisations successives et perpétuellement intensifiées des corps successifs, qui sont 1, 2, 4, 8, etc... dont l'âme est la totalisation, la mémoire également actuelle et perpétuellement nouvelle tout en étant perpétuellement ancienne et par conséquent éternelle. L'âme est l'intégration des modifications de la chair. Que la chair soit corruptible et finisse par tomber "en poussière", cela résulte de la divisibilité même de 2^n . Cette divisibilité est extrême. La chair est constituée en mode d'ampleur, mais cela signifie aussi qu'elle ne saurait être abandonnée à elle-même sans perdre l'existence : c'est alors qu'elle retombe en poussière. Chaque crise de l'âme au niveau des nombres premiers fait ainsi apparaître une nouvelle écorce de corps. L'âme parfaite 127 est celle du Christ; elle comprend six esprits corporisants-corporisés. Ce sont les six-vents de la tradition, et ce nombre complété par l'Esprit de la déité donne les sept esprits de Dieu dénombrés dans l'Apocalypse (IV, 5). De même la chair parfaite est celle du Christ; elle comprend six ordres de chairs, la présence de six esprits indiquant qu'elles se trouvent intégralement intensifiées toutes les six et pleinement sur-chosifiées ou transfigurées et par conséquent transparentes à la vision : elles sont le visé noématique de la vision parfaite.

La pyramide des nombres transcrite ci-dessus constitue la représentation de la nouvelle Jérusalem telle qu'elle décrite dans l'Apocalypse (XXI, 12-18). Il est dit en effet que cette ville avait douze portes, trois à l'Orient, trois au Nord, trois au Midi, trois à l'Occident. Il est dit aussi que la mesure de la muraille était de douze mille stades. Ces indications concernent la base carrée de la pyramide qui comporte, comme nous venons de le dire, douze chiffres manifestés sur son périmètre, ce dernier étant constitué par un carré de côté égal à trois. Cependant, le texte ajoute que la longueur, la largeur et la hauteur de la ville étaient égales, ce qui signifie que la hauteur, comme la longueur et la largeur, doit être prise égale à trois et non à six comme sur notre schéma. Mais cette circonstance ne fait que confirmer ce que nous avons dit sur la reprise en intensité d'une hauteur déjà parcourue en ampleur. En réalité, la hauteur de six étages décrite par nous correspond à une première hauteur de trois parcourue en ampleur et à cette même hauteur re-parcourue en intensité, comme il apparaît dans la vie de Jésus selon Saint Luc, où les trois ans de la vie publique du Christ sont l'intensification des trente ans de sa vie privée, le zéro de trente étant le signe de l'amplification du 3. (Nous verrons dans nos Fondements anthropologiques qu'il en est de même des six corps). C'est le niveau "central" 120 qui marque la charnière de ce dépliement, et en tant que niveau à la fois central et marginal, il symbolise la position de



l'intellect dont l'émergence marginale, hors du monde, constitue la plénitude de la vision dans le monde. Au niveau 120, c'est donc l'idée de la totalité qui fait irruption dans le monde par le moyen des existants. Ce nombre est symbolique de l'accession à la vision ontologique absolue, de l'ordination initiatique de l'homme quant à la science de l'absolu, qu'il faut distinguer de l'ordination suprême dans le Christ qui est celle du pouvoir absolu. Nous sommes donc familiarisés avec cette distinction de la science et du pouvoir, de la vision et de l'acte. Nous dirons ainsi que l'homme intellectuel, ou pleinement mentalisé en ampleur, en tant qu'existant se tenant face à Dieu, ne peut être défini que par cette vision ontologique absolue, à la fois particulière et générique. La position du nombre 120 dans la suite des six nombres correspond ainsi à celle de l'homme dans l'univers en tant qu'existant particulier et universel supportant l'émergence du "Je" transcendantal dans le monde. D'où la nécessité de qualifier cet homme en homme intellectuel. Nous appelons ainsi l'homme à la fois spécifié et générique désigné dans la Bible sous le nom de Adam, qui est mâle et femelle ensemble, par opposition à l'archétype Ha-Adam (Adam précédé de l'article Ha, au début de la Genèse) qui est l'idée "pure" du Christ. C'est Ha-Adam qui est généré le premier (engendré, non créé, disent les théologiens). Cette génération prend place au sixième jour de la Genèse (Genèse, I-27), tandis que Adam, sans article, n'apparaît qu'à la conception de Seth (Genèse, IV-25) lorsque Adam, cessant d'être fils unique, se donne une descendance, c'est-à-dire s'intensifie. Ni Abel ni Caïn ne font partie de la descendance de Ha-Adam. Ils sont les deux principes du repos-mouvement présents dans Ha-Adam à l'état d'attributs eux-mêmes archétypiques de l'archétype. Il faut d'ailleurs distinguer l'homme intellectuel Adam, androgyne, de l'homme et de la femme sexués aïsch et isha qui apparaissent plus tard. Ha-Adam, en tant que Christ, englobe en lui toute la pyramide dont Adam n'est que le niveau central. D'où l'importance que l'Ancien Testament donne au nombre 120 caractérisant ce niveau : "Et Iaweh dit (Genèse, VI-3) : Mon esprit ne restera pas toujours dans l'homme, car l'homme n'est que chair, et ses jours seront de cent vingt ans". Ce verset mystérieux ne rapproche pas seulement la composition de l'homme de celle du nombre 120, il vise la constitution de la matière 000.000 symbolisant la chair finale. Car si le 1 de gauche (l'esprit de Dieu) se retire du nombre 120 symbolisé par 1.111.000, c'est en effet la matière de toute chair qui apparaît seule.

On notera que, dans la suite des nombres de la pyramide, le nombre 120 n'est pas parfait parce que sa racine 15, telle qu'elle résulte de l'addition des doubles, n'est pas un nombre premier. 120 est même le premier nombre de cette suite qui ne soit pas parfait, le second et dernier étant 2016. Mais ce deuxième nombre fait partie de la hauteur intensifiée. Ce n'est plus un nombre de vision ou de vouloir, c'est un nombre de gnose ou de pouvoir. Il occupe même dans cette hauteur intensifiée une position centrale, c'est-à-dire que dans la mesure où le nombre 120 s'apparaît à lui-même comme un niveau d'émergence, c'est-à-dire un nombre marginal, le nombre 2016 invertit cette position en position centrale homologue de celle de 120 lui-même lorsqu'il se voit dans l'ensemble des deux zones. Autrement dit, il marque la transformation de l'extériorité en intériorité, et ce faisant, il accomplit 120, il en est l'intensification, l'exaltation en mode positif de non-répétition.

Sa présence signifie qu'une fois l'état logistique atteint pour-nous, la fonction logistique sera perpétuellement présente par-nous dans le monde. Il faut d'ailleurs noter que pour atteindre au nombre 120, il a fallu passer par tous les nombres d'intensité de la construction, le dernier 127 excepté, mais l'avant-dernier 63 compris, et l'on peut dire par conséquent que l'accès réel au niveau 120 s'accompagne de l'accès idéal à tous les niveaux, sauf le niveau divin, et notamment, par le passage au niveau 63, de l'accès idéal à la gnose, à la vision gnostique proprement dite, qui est en soi une manifestation gnosique comme toute vision, mais gnostique en même temps que gnosique, en ce sens que l'objet de sa vision n'est plus supporté par une intentionnalité quelconque mais par la gnose elle-même. C'est à ce niveau d'intensité 63 que naît en l'homme la vision de Prométhée, le Prométhée idéal que seul le niveau 2016 incarnera. A cet instant décisif s'applique le célèbre verset de la Genèse (VI-2) qui précède immédiatement celui que nous venons de citer : "Les Fils de Dieu virent que les filles des hommes étaient belles et ils en prirent pour femmes parmi celles qui leur plurent". Ces fils de Dieu ne sont encore que l'idée obscure de Prométhée et le pluriel indique même qu'ils ne peuvent pas avoir la stature parfaite réservée au Fils unique. Mais c'est justement parce qu'ils ne sont que l'idée obscure du Fils qu'ils sont chargés de péché et attirent la "colère" de Dieu, qui va se marquer immédiatement après le déluge (Genèse, VI-5). C'est du déluge que va sortir l'homme intellectuel pleinement constitué, et c'est pourquoi Iaweh parle au futur lorsqu'il dit : "Les jours de l'homme seront de cent vingt ans". A ce moment l'homme, parfait dans son ordre, va être substitué aux Fils de Dieu, imparfaits dans le leur, ou plus exactement, à ce moment l'homme se verra de lui-même dans l'ordre parfait de la simultanéité tandis que les Fils de Dieu ne seront vus par lui que dans l'ordre toujours imparfait de la succession. Il faut donc parler de deux déluges, ou plutôt d'un déluge et d'une apocalypse, symbolisant ensemble et corrélativement l'achèvement perpétuel de l'ampleur et la germination perpétuelle de l'intensité. Le premier provoque l'émergence du nombre 120, le deuxième du nombre 2016, mais en réalité, dans ce second cas, on ne peut plus parler d'émergence au sens strict, mais de fusion centrale, de concentration, d'action centripète opposée à la force centrifuge du déploiement marginal. Aussi bien le premier déluge, qui est celui de Noé, est-il symbolisé par le gonflement des eaux : l'Arche portant Noé émerge réellement à leur surface. Mais l'Apocalypse, ou déluge par le feu, qui détruit Sodome et Gomorrhe et ménage seulement Loth, est d'essence prométhéenne, et elle est symbolisée par la foudre qui fond l'homme dans son unité cristalline idéale : ce foudroiement est en même temps sublimisation christique. L'Apocalypse se situe juste avant le niveau 2016. Il est significatif que l'oeuvre de destruction soit, dans l'Apocalypse de Jean, justement arrêtée au verset 20-15 qui marque la fin du "jugement dernier" : "C'est la seconde mort, l'étang de feu. Et quiconque ne fut pas trouvé écrit dans le livre de vie fut jeté dans l'étang de feu". Le symbolisme de l'étang marque que le déluge par le feu répète mais intègre le déluge par l'eau. Le feu emplit un étang, c'est-à-dire le réceptacle des anciennes eaux, il agit comme l'eau mais plus qu'elle. Immédiatement après, commence au 21ème chapitre la descente de la Jérusalem nouvelle par laquelle s'ouvre la transcendance infranchissable entre l'homme parfait et la déité. On dit que Prométhée vola le feu aux dieux. Son nombre contient en effet six unités, en y comprenant celle de gauche. Mais cette sixième unité ne saurait,

sans devenir septième, être pleinement divine, et là s'ouvre justement la transcendance. C'est néanmoins en porteur du feu que Prométhée s'approche du Christ et l'apocalypse est son oeuvre : à la limite de l'intensification de son monde "prométhéen", Prométhée ne peut que se voir à la fois comme consommant et comme consommé. Comme tout déluge, celui de Noé et celui de Prométhée, sont donc à la fois des événements historiques et des événements éternels. En tant qu'événements historiques, ils n'élèvent pleinement, jusqu'à la limite du cycle qu'ils clôturent, que l'homme avancé de ce cycle, l'avatar du Fils. Mais en tant qu'événements éternels, ils sont l'épreuve de l'eau et l'épreuve du feu réservées à chaque homme, à chaque instant. Et si une humanité donnée ne les traverse qu'une fois, l'homme les vit une infinité de fois. Ils sont une étape de tous ses actes, d'une part leur vision émergente, de l'autre leur action résolue. Le premier déluge est baptême, le second communion, ou mieux encore, ils sont ensemble co-naissance et re-naissance. Par eux, à tout instant et en tout lieu, toute existence est en état d'ordination. Et on s'aperçoit alors que la raison profonde qui veut que le nombre parfait 8128 soit construit en six étapes, est que ce nombre, comme tout sénaire, doit justement ménager en son sein les deux positions respectivement et à la fois centrale et marginale de 120 et de 2016, c'est-à-dire de la vision et de l'acte, et que ces deux positions ne peuvent apparaître ainsi, à la fois dans leur corrélation réciproque et leur ambivalence propre, que par les quatre nombres parfaits qui les enferment ou s'enferment sous elles. En exigeant d'apparaître à la fois et séparément comme germes et écorces, c'est-à-dire comme noeuds et enveloppes de structures, les deux nombres de la vision et de la gnose fondent le sénaire. Telle est la signification profonde de leur implication et de leur explication sphériques. L'antisymétrie des deux ternaires qui se trouvent ainsi conjoints et qui n'est que le développement de celle de la quadrature Père-Mère révèle ainsi son sens final : elle n'est pas autre chose que le signe de la dialectique sans fin de l'intériorité et de l'extériorité.

Reste à s'interroger sur ce développement des modes du monde dans l'homme, qui est, dans la vision transcendantale, corrélatif de l'évolution de l'homme dans le monde vue dans la simple vision naturelle.